

Vaincre la pauvreté, c'est sans doute gagner la mère de toutes les batailles. Car c'est aussi éradiquer la famine, réduire la violence et l'illettrisme, améliorer l'état sanitaire.

Les chiffres publiés par la Banque mondiale mesurant la pauvreté absolue dans le monde montrent clairement que cette bataille est sinon gagnée, du moins bien engagée : le pourcentage des pauvres dans la population mondiale est passé de 42% en 1981 à 10,7% en 2013, année pour laquelle on dispose des derniers chiffres publiés (la Banque mondiale estime que ce pourcentage ne dépasse pas 9% en 2016).

Certes, ces chiffres doivent être relativisés, comme toutes les données statistiques. Définir la pauvreté absolue par un seuil de 1,90 dollar par jour reste bien sûr une approche simpliste et réductrice de la pauvreté. Il faut également prendre garde à la signification des pourcentages. En 1993, Jacques Derrida, dans un livre, *Spectres de Marx*, présentant un tableau très sombre de la mondialisation, reconnaissait ce recul relatif de la pauvreté mais soulignait que jamais, en chiffre absolu, il n'y avait eu autant de pauvres sur la terre. Tout simplement parce que la pauvreté avait peu diminué au cours des années 1980 alors que la population mondiale progressait fortement. À partir de 1995, le recul de la pauvreté s'accélère. Si bien qu'au total, sur cette période de trente-deux ans à partir de 1981, le nombre de personnes en situation de pauvreté absolue a diminué d'un milliard tandis que celui des personnes en-dehors de cette situation a progressé d'environ quatre milliards.

Ces chiffres sont impressionnants et reflètent une tendance incontestablement positive. C'est en outre une évolution dont l'histoire montre qu'elle s'accélère. Il a fallu un siècle à l'Angleterre (de 1820 à 1920) pour réaliser une réduction de la pauvreté de la même ampleur. Le Japon, parti plus tard, a réussi plus rapidement à éliminer la pauvreté et la Chine ainsi que l'Indonésie réaliseront la même performance que le Japon encore plus vite que lui.

Tout cela n'exonère pas la mondialisation de ses effets négatifs : inégalités, chômage, migrations imposées, conflits... Mais on ne peut

pas lui imputer une aggravation de la misère du monde. *L'Enfer ce n'est pas les autres*, le titre que Pierre Dockès avait choisi pour son bel essai sur la mondialisation (2007), n'est pas une formule paradoxale.

Donc le monde ne va pas toujours plus mal. Que ce soit en termes de pauvreté ou selon plusieurs autres indicateurs. Pourtant, les médias ne privilégient pas l'optimisme, ignorent les bonnes nouvelles ou les minorent en soulignant tous les éléments négatifs qui les accompagnent. Pourquoi ne savons-nous pas voir les aspects positifs ? Ou bien ne voulons-nous pas les voir ? N'est-ce pas le signe d'un biais cognitif collectif ?

Laisser les progrès du passé dans l'ombre peut être présenté comme une exhortation à l'effort et à l'action pour l'avenir. Certes, il reste beaucoup à faire et même le plus difficile. Une victoire complète contre la pauvreté est impossible dans les prochaines années. Ramener la pauvreté absolue à 3% en 2030, comme le proposent les experts de l'ONU, est même probablement hors d'atteinte. Et il est vrai aussi que la réduction de la pauvreté n'a pas empêché, dans le même temps, les inégalités de se creuser tandis que les impératifs de préservation de l'environnement restent urgents et redoutables. Bref, la mondialisation n'a pas que des défauts mais il est souhaitable qu'elle soit vigoureusement régulée.

Il n'en reste pas moins qu'une vision systématiquement pessimiste de la marche du monde n'est pas la meilleure façon de favoriser l'action. Les progrès du passé peuvent aussi être des encouragements pour l'avenir. Les racines de notre pessimisme sont plus profondes, plus émotionnelles. Préférer le passé, se garder d'imaginer un avenir meilleur, relèvent de notre recherche, inexorablement humaine, de consolation. En s'améliorant, le destin collectif fait contraste avec le destin individuel. Préférer voir dans l'évolution du monde tout ce qui est négatif ou risqué relève de ce que Blaise Pascal appelait le divertissement ou, aussi bien, en reprenant le titre du livre de Stig Dagerman, d'un « besoin de consolation impossible à rassasier ». ■ **Marc Guillaume**